

L'École des beaux-arts. Une satire

Discours d'adieu en qualité de professeur la Haute école d'arts plastiques de Brunswick, 1993

Permettez-moi de rappeler ici un accident qui s'est produit il y a longtemps dans une École des beaux-arts. À l'époque, lorsque c'est arrivé, tout le monde en a parlé. Le lieu de l'accident, l'École des beaux-arts, était l'objet de toutes les conversations. Le responsable de l'accident était S., membre du corps professoral de l'École des beaux-arts, peintre et enseignant. Lors du procès qui a suivi, sa responsabilité a été dûment établie et le tribunal l'a condamné à plusieurs années de détention.

Les missions d'une École des beaux-arts, à savoir les problèmes liés à l'art et à l'enseignement, sont souvent dissimulées par les théories ou voilées par les méthodes pédagogiques, si bien que les discussions sur l'École des beaux-arts passent malheureusement trop souvent à côté de la réalité du lieu.

En évoquant cette malheureuse affaire, j'espère pouvoir donner un aperçu des contradictions et des problèmes liés à cette institution et rapprocher ainsi la discussion des questions pratiques.

Il m'a semblé que le plus pertinent était de donner la parole à S., professeur de l'École des beaux-arts et peintre, afin qu'il puisse retracer l'accident et ses circonstances devant un public de spécialistes intéressés. J'ai demandé une autorisation de visite à la maison d'arrêt et j'ai obtenu sans trop tarder une réponse positive. L'autorisation officielle pour l'entretien était accompagnée d'une longue lettre du professeur et peintre qui se déclarait prêt à parler de l'accident. Il regrettait bien sûr que notre conversation dût se dérouler dans une prison, écrivait-il. S'il pouvait supposer que cela m'était désagréable, il ne pouvait que souligner qu'il n'avait lui-même jamais pu s'habituer à cet endroit, la prison, pas plus d'ailleurs qu'il n'avait pu s'habituer à être dans une École des beaux-arts. Il s'était à l'époque senti aussi prisonnier dans cette école qu'il se savait l'être aujourd'hui en prison, écrivait-il. Il avait toujours été prisonnier du rapport absurde et contraignant entre l'art et l'enseignement à l'École des beaux-arts, il s'était laissé empêtrer inextricablement dans le lien entre l'art et l'enseignement. Comme on pouvait en déduire de son lieu de séjour actuel, son acte libérateur, sa tentative d'évasion n'avait malheureusement pas changé grand-chose à sa situation, si ce n'est qu'il serait libéré de prison dans un avenir prévisible alors que le rapport entre l'art et l'enseignement était un engagement à vie, une implication à perpétuité une fois nommé fonctionnaire. La nomination au poste de professeur dans une École des beaux-arts allemande était une forme subtile de privation de liberté artistique, écrivait-il. En prison, il lui était clairement apparu que la nomination d'un artiste comme professeur dans une École des beaux-arts allemande revenait à l'enfermer dans une tâche insurmontable. Ce n'était que dans une prison allemande qu'il avait pu se libérer de la prison que constitue une École des beaux-arts allemande, ou plutôt qu'il en serait libéré dans un avenir prévisible. Toutefois, il ne voulait pas anticiper sur notre conversation et se réjouissait de ma visite, écrivait-il. Je le rencontrai peu de temps après dans le parloir de la maison d'arrêt. Nous nous y entretenîmes longuement. Je vais tenter de reproduire ici nos propos dans la mesure où ma mémoire me le permet.

Oui, dit-il, une fois les salutations faites, oui, j'ai mis le feu à l'École des beaux-arts. Je l'ai incendiée et l'École a été réduite en cendres. J'ai incendié l'École des beaux-arts. Je vous le dis, vous n'avez encore jamais vu un feu pareil, dit-il. De sa vie, il n'avait encore jamais vu un feu pareil à celui de l'incendie de l'École des beaux-arts. Les flammes de l'École des beaux-arts en train de brûler s'élevaient haut dans le ciel, dit-il. Les flammes de l'École des beaux-arts en train de brûler atteignaient presque les nuages. Jamais l'École des beaux-arts n'avait été plus proche du ciel qu'en ce jour où elle se dressait là, dans les flammes claires. Durant toute son activité d'enseignant, il avait tenté de percevoir l'École des beaux-arts dans un contexte de signification plus large, mais ce n'est que lorsqu'il avait vu l'École des beaux-arts dévorée par les flammes, lorsque même les nuages rougeoyaient dans le ciel au-dessus de l'École des beaux-arts, qu'il avait vu l'École des beaux-arts intimement liée aux choses dernières. L'École des beaux-arts s'était consumée jusqu'aux fondations, dit-il. Le toit avait entièrement brûlé ainsi que tous les plafonds du bâtiment. Toutes les boiseries, toutes les portes, tout le mobilier de l'École des beaux-arts étaient consumés. Les chevalets et les blocs à modeler, les établis et les tables à dessin étaient consumés. Les ateliers avaient été la proie des flammes. Même les locaux administratifs avaient brûlé, brûlé longtemps, dit-il, le feu y avait trouvé du combustible en quantité. Les dossiers ont brûlé, dit-il. Les rapports interminables et les décrets de l'École des beaux-arts ont brûlé, toutes les archives des examens, tous les procès-verbaux des discussions précédant les nominations, les procès-verbaux des procédures d'admission, les procès-verbaux des commissions spécialisées, les procès-verbaux de séances du sénat, les procès-verbaux de séances du concile ont brûlé. Les innombrables preuves de sa conscience professionnelle, les mentions de sa

présence dans les comptes rendus des innombrables séances de comité auxquelles il avait participé ont été anéanties par le feu, dit-il. Ses interventions attestées par procès-verbal au sein de la commission budgétaire, de la commission de planification, de la commission d'études, ses prises de parole dans les innombrables sessions de comité d'autogestion de l'École, ses milliers de signatures sous des milliers de décisions, de communiqués, d'examens, d'ordonnances, d'instructions, d'engagements et de contrats ont tous été rendus nuls et non avenues par le feu. L'École des beaux-arts a brûlé jusque dans ses caves, dit-il, les caves en particulier se sont consumées longuement et obstinément. Les résultats des examens de toutes les années y étaient entreposés. Les résultats des épreuves trimestrielles, des épreuves de trois ou de cinq jours, des épreuves de trois semaines, les travaux du colloque des doctorants, les diplômes de fin d'études, les résultats des premiers examens d'État effectués par les étudiants se destinant à l'enseignement, tout a été réduit à néant dans un flamboiement grisant, dit-il. La peinture à l'huile brûle avec une facilité diabolique. La peinture à l'huile sur toile s'embrase merveilleusement bien, dit-il. Les aquarelles et tout ce qui était peint, dessiné ou imprimé sur du papier s'était consumé avec une rapidité fulgurante, dit-il. L'ensemble des peintures avait été emporté par les flammes en quelques secondes. Les peintures avaient dégagé une telle chaleur que toutes les installations et les objets s'étaient aussitôt embrasés. La plupart étaient de toute façon en bois ou en matériaux facilement inflammables, dit-il, et c'était justement le département de sculpture qui avait donné à la fumée de l'École des beaux-arts en flammes les couleurs les plus fantastiques. Le département de sculpture s'était consumé dans des teintes particulièrement intenses et, hormis quelques exemples de tailleurs de pierre et de mouleurs de bronze notoires, le département de sculpture avait entièrement brûlé. Étonnamment, les nouveaux médias avaient également bien brûlé, il ne s'était pas attendu à ce que les nouveaux médias brûlent si bien. Cela n'était certainement pas dû uniquement à la photographie que, par commodité, il comptait ici parmi les nouveaux médias. Les nouveaux médias ne se sont pas contentés de brûler, ils ont éclaté, dit-il. Les nouveaux médias ont fait un vacarme infernal. On avait l'impression que, avec les nouveaux médias, c'était l'École des beaux-arts qui sautait, dit-il. L'École des beaux-arts n'a pas seulement brûlé avec les nouveaux médias, elle a véritablement été déchiquetée dans les airs par l'explosion. Rétrospectivement, toutes les disciplines artistiques ont bien brûlé, dit-il, et, ce qui ne s'était pas produit depuis très longtemps à l'École des beaux-arts, elles ont brûlé à l'unisson, elles se sont embrasées les unes les autres, dit-il. Son atelier avait brûlé le premier, dit-il. Le feu s'était répandu depuis son atelier de professeur. On part toujours de soi-même, de son propre travail, dit-il. La base de l'activité d'enseignement à l'École des beaux-arts est l'atelier lui-même. Soit le feu part de là, soit ça ne prend pas, dit-il. Le foyer de l'incendie doit résider dans ses propres tableaux, dit-il. Ce sont les propres tableaux de l'artiste qui sont le point de départ de son activité artistique dans une École des beaux-arts. Et lorsqu'on s'occupe de tableaux, avait-il répété sans cesse à ses étudiants, on a besoin d'une conception du tableau. Sans une conception fondamentale du tableau, sans une idée du tableau, sans une vision, donc, du tableau, il est impossible de faire des tableaux, avait-il dit, voilà ce qu'il avait sans arrêt répété à ses étudiants, dit-il. À son grand regret, il avait deux idées du tableau, dit-il, il admettait ouvertement avoir deux idées du tableau, deux visions, donc, du tableau, on pouvait à juste titre lui reprocher cette indécision, mais on arrivait trop tard parce qu'il s'était toujours déjà fait à lui-même ce reproche, dit-il. Il se tourmentait d'avoir deux conceptions du tableau. Il avait une conception chaude du tableau et une conception froide du tableau, une conception enflammée du tableau et une conception aqueuse du tableau. Au début de son activité à l'École des beaux-arts, il s'était entièrement concentré sur sa conception froide du tableau. Au début, à son arrivée à l'École des beaux-arts, il était un artiste froid. J'étais un artiste froid, dit-il, mais il ne faut pas se méprendre. Il faut relier ce froid avec le froid de l'eau claire et fraîche. Avec la clarté de l'eau froide et fraîche. Mon idée du tableau correspondait à la clarté fraîche de l'eau froide, dit-il. Cette idée du tableau était au fond une idée de pureté. Son idée de la clarté était une idée de pureté. Sa conception du tableau comme quelque chose de clair était en fin de compte une idée de propreté. Il avait débuté à l'École des beaux-arts avec une conception du tableau comme quelque chose de propre. Et l'École des beaux-arts était le contraire de cette idée, dit-il. L'École des beaux-arts était sale. Sale et désordonnée. Il ne connaissait aucun endroit au monde aussi sale et désordonné qu'une École des beaux-arts, dit-il. Les Écoles des beaux-arts sont les endroits les plus sales et les plus désordonnés du monde, dit-il. La saleté d'une École des beaux-arts est la plus sale et la plus désordonnée qui soit. Lorsqu'on entre dans un atelier de l'École des beaux-arts, on est frappé par sa saleté, par la vue de cette saleté, dit-il. La saleté d'une École des beaux-arts n'est pas seulement la plus sale, elle est aussi la plus rapide du monde. Si l'on balayait cette saleté, et au début Dieu sait le temps qu'il avait passé à balayer dans l'École des beaux-arts, il n'y entrerait que muni d'un balai, la saleté y réapparaissait instantanément, en un tournemain. Et, dit-il, la saleté n'est pas seulement rapide, mais également dangereuse, sournoisement dangereuse, car la saleté d'une École des beaux-arts rend

dépressif, dit-il. Celui qui séjourne dans une École des beaux-arts devient immédiatement dépressif, dit-il. Cela provient de la saleté, il l'avait toujours dit, dit-il. La saleté d'une École des beaux-arts ne salit pas seulement les vêtements, mais également l'âme, il l'avait toujours dit. La crise du sens et puis la crise de l'existence et puis la crise des études dans une École des beaux-arts et finalement la crise de l'art, ce symptôme dont tout le monde souffre à l'École des beaux-arts, proviennent de la saleté qui y règne. La crise de l'art germe dans la saleté de l'École des beaux-arts. Cette saleté présente un danger pour l'âme, il l'avait toujours dit, dit-il. Les conditions d'hygiène, les conditions d'hygiène de l'âme sont catastrophiques dans une École des beaux-arts, il l'avait toujours fait remarquer. Dès le début, il s'était engagé dans une lutte contre la saleté qui y régnait. Avec son idée de clarté, avec son idée de pureté découlant de son idée du tableau – on pouvait la qualifier d'idée de la propreté, il n'y voyait pas d'objection, dit-il –, avec son idée de la propreté donc, il avait lutté contre la saleté de l'École des beaux-arts et il avait perdu. Avec son concept pédagogique comme concept de clarté et finalement de propreté, il avait sombré dans la saleté de l'École des beaux-arts. Et, en sombrant, dit-il, il avait entraîné avec lui son concept pédagogique, son concept de l'art. Son concept de l'art et le concept pédagogique qui en découlait avaient été engloutis par la saleté de l'École des beaux-arts. Il n'aurait servi à rien, dit-il, de défendre son concept de la clarté au moyen d'un concept qui avait marqué le siècle. Son concept de la pureté était le concept de pureté du modernisme, avait-il toujours dit. Son idée de l'image comme quelque chose de pur était l'idée du mouvement moderne. L'espace pictural auquel il aspirait, propre, dégagé, badigeonné de blanc, était l'idée picturale du modernisme. La conception de la propreté est une conception moderne, avait-il toujours dit. Et sa conception de la clarté héritée du mouvement moderne avait été souillée par la saleté de l'École des beaux-arts, salie à tel point qu'il n'avait plus pu reconnaître ses tableaux. Son idée du tableau avait été troublée. Sa conception du tableau et la conception du modernisme avaient été traînées dans la saleté, dit-il. Lui et le modernisme n'avaient pas survécu à la saleté de l'École des beaux-arts. Puisque ses tableaux avaient été enlaidis par cette saleté et qu'il n'existait aucun moyen de les rendre à nouveau présentables, puisque sa conception de la clarté comme quelque chose de froid avait échoué, il avait tenté sa chance avec une conception chaude. Il avait essayé de s'attaquer par le feu à ses tableaux souillés par la saleté de l'École des beaux-arts. J'ai chauffé mes tableaux, dit-il. Je ne voyais plus d'autre moyen. J'ai mis le feu à mes tableaux, dit-il, à cause de la saleté de l'École des beaux-arts, mais aussi parce que j'ai compris que j'avais échoué avec ma conception froide en guise de conception pédagogique. Voilà pourquoi j'ai chauffé mes tableaux, et qu'il en vient à parler de l'accident, dit-il. Le feu n'était pas resté dans les tableaux, il s'était échappé de l'espace pictural, dit-il. Le feu s'était répandu hors de l'espace pictural et avait envahi l'École des beaux-arts, dit-il. Le feu n'était pas resté dans le tableau, où il aurait facilement pu le contrôler, dit-il, il en était sorti et s'était répandu avec une vitesse fulgurante dans toute l'École des beaux-arts, car il en avait perdu le contrôle. Au moment où le feu était sorti de ses tableaux pour envahir l'École des beaux-arts, il en avait perdu le contrôle. Alors l'École des beaux-arts s'était entièrement consumée, dit-il. Il avait commis une erreur fondamentale, une erreur de raisonnement, une faute de conception, dit-il. Il avait intégré son idée de l'espace pictural à la structure de sa conception pédagogique. Il avait édifié ses espaces picturaux à l'intérieur de son idée de l'espace pédagogique, oui, il avait bel et bien emboîté l'un dans l'autre l'espace pictural et l'espace pédagogique. Le feu avait donc pu facilement se propager de l'un à l'autre. Alors que, dans le premier cas, la saleté de l'École des beaux-arts avait aussitôt pénétré dans ses tableaux, inversement, le feu de ses tableaux s'était répandu dans l'École des beaux-arts, deux catastrophes dues à une inattention de sa part, dit-il, on pourrait presque dire à une erreur de conception architecturale, à une négligence répréhensible des précautions de sécurité les plus élémentaires, pour laquelle, dans le cas de l'incendie, il se trouvait aujourd'hui en prison, alors que, dans l'autre cas, c'est l'École des beaux-arts qui devrait aller en prison. Elle les avait en effet, lui et le mouvement moderne, traînés dans la saleté, dit-il, mais malheureusement cela n'était pas passible d'incarcération. Il se consolait cependant avec la conviction profonde que l'École des beaux-arts croupissait depuis longtemps en prison, que l'École des beaux-arts n'était pas seulement une prison, mais qu'elle croupissait dans sa propre prison, dit-il. Lui, il serait un jour libéré, alors que, il le disait ici, l'École des beaux-arts ne serait jamais libérée, dit-il. Comme il l'avait dit, l'École des beaux-arts avait brûlé à cause de son erreur de raisonnement, de sa faute de conception. Et il en avait naturellement éprouvé à ce moment-là une grande frayeur. Lors de l'incendie, il avait bien sûr craint pour sa vie, mais il avait également pensé aux autres, dit-il. Il avait pensé aux étudiants de l'École des beaux-arts, à ses collègues de l'École des beaux-arts, les professeurs de l'École des beaux-arts. Et il s'était aussitôt élancé à travers l'École des beaux-arts en flammes à la recherche des étudiants de l'École des beaux-arts et des professeurs de l'École des beaux-arts qui auraient pu se trouver en détresse à cause de l'incendie, dit-il. Il avait appelé et crié, dit-il, il avait couru à travers les couloirs en feu de l'École des beaux-arts, il s'était précipité dans les ateliers qui brûlaient, dit-il, j'ai couru à travers l'École des

beaux-arts et je n'ai trouvé personne, pas une âme. L'École des beaux-arts était vide. Il n'y avait aucun professeur de l'École des beaux-arts et aucun étudiant de l'École des beaux-arts dans l'École des beaux-arts. L'École des beaux-arts a brûlé un jour de semaine tout à fait habituel et pourtant elle était vide. L'École des beaux-arts brûlait de la cave au grenier et aucun professeur, aucun étudiant n'a brûlé, dit-il. En effet, les Écoles des beaux-arts sont toujours vides, notoirement vides. Certes, il y a des professeurs de l'École des beaux-arts et des étudiants de l'École des beaux-arts, mais, dans les moments décisifs, ils sont toujours ailleurs, dit-il. Les Écoles des beaux-arts sont des lieux abandonnés. Quand on visite une École des beaux-arts, on s'aperçoit bien qu'il a dû un jour s'y passer quelque chose, mais que le jour où l'on y est, il ne se passe justement rien. Le travail dans une École des beaux-arts appartient toujours au passé, dit-il. Autrefois, on travaillait dans l'École des beaux-arts, toute personne interrogée sur ce sujet peut le confirmer, dit-il, mais, en ce moment, personne n'y travaille, parce que tous sont momentanément absents ou malades ou assistent à un séminaire ou rédigent chez eux un travail théorique ou sont en proie à une crise artistique. La seule chose que l'on trouve toujours dans une École des beaux-arts, c'est la saleté, il l'a déjà dit, dit-il. La saleté était la présence permanente et impossible à déloger de l'École des beaux-arts. Et cette saleté avait assimilé cette absence notoire du corps professoral et des étudiants, elle l'avait véritablement absorbée, la saleté de l'École des beaux-arts somnolait dans cette absence notoire. La saleté de l'École des beaux-arts est la substance, l'essence de cette absence éternelle et éternellement tolérée au sein de l'École des beaux-arts, dit-il. La seule chose qui avait brûlé en ce jour funeste était la saleté de l'École des beaux-arts, dit-il. Il déplorait l'incendie de l'École des beaux-arts, il l'avait aussitôt et dès le début regretté. Je suis conscient de ma faute, dit-il. Ma culpabilité réside dans une erreur de raisonnement. Et cette erreur de raisonnement m'a conduit à une erreur de conception. Je me suis laissé aller à la témérité de penser pouvoir transformer la conception de l'art en conception pédagogique. Je croyais pouvoir transférer ma conception du tableau en tant que conception artistique dans une conception pédagogique et finalement dans une conception de l'École des beaux-arts, dit-il. Dans un cas, mes tableaux ont été souillés, dans l'autre, l'École des beaux-arts

a été endommagée. En raison de son erreur de raisonnement, de sa faute de conception, des victimes étaient à déplorer et il n'avait pas encore parlé des victimes les plus nombreuses. Il n'avait pas encore évoqué les étudiants de l'École des beaux-arts, dit-il. La transformation, la coupable transmutation de la conception de l'art en une conception didactique avait conduit les étudiants, telles des poules aveugles, au bord d'un abîme profond, immense et sombre. Et, le plus souvent, ils n'ouvraient même pas les yeux devant cet abîme, mais s'y précipitaient, inconscients, à la fin de leurs études. Aveuglé par les gestes de réconciliation, abusé par les efforts pour concilier la conception artistique avec une conception pédagogique, on laissait les étudiants en art courir à leur perte. Cette perte, dit-il, consistait, à travers une conception pédagogique, une conception didactique, à leur faire miroiter la conception d'un métier. Et l'on n'en était pas resté là, on avait encore ajouté une conception du succès. L'École des beaux-arts avait fait de la conception de l'art une conception pédagogique, puis une conception professionnelle, puis une conception du succès, et il s'en fallait de peu pour qu'on aille encore plus loin et qu'on en fasse une conception de vie, une conception de mariage et une conception d'enfants. Tout cela était en fait une conception mortelle, car ce transfert de la conception de l'art dans une autre conception signifie la mort de la conception de l'art. La conception de l'art, dit-il, est incommunicable, elle est immédiate. La conception de l'art ne peut être éprouvée que dans son immédiateté. La conception de l'art est intransigeante. Par rapport à toutes les autres conceptions, la conception de l'art est une exigence exagérée, étrange. En tant qu'exigence intransigeante, la conception de l'art s'obstine dans sa différence incommunicable, parce qu'elle relève de quelque chose de fondamentalement différent qui ne peut apparaître dans aucune autre catégorie que celle de son propre témoignage. Il ne peut que répéter que la conception de l'art est une incompatibilité et que le pire ennemi de la conception de l'art est par conséquent la question du sens, dit-il. À son avis, la question du sens était une question religieuse, une question philosophique ou une question sociétale, mais la question du sens n'était pas une question d'art. La question de l'art se distinguait des nombreuses autres questions en ce qu'elle n'est pas une question de sens, dit-il. La question du sens, dit-il, n'avait pas prise sur la conception de l'art. Inversement, la question de l'art, quand on en faisait une question de sens, ne provoquait que des catastrophes, la petite flambée de l'École des beaux-arts n'était qu'un incendie mineur quand il songeait aux conséquences terribles qu'avait eues jadis sur le monde entier une conception de l'art muée en conception politique, enfin, cela lui échappait juste maintenant. Il suffisait que l'on cesse de transformer à l'École des beaux-arts la conception de l'art en d'autres conceptions, quelles qu'elles soient, dit-il. Il n'y a pas d'artiste de métier, d'artiste professionnel et il n'y a jamais eu d'artiste à succès, il y a seulement eu l'artiste intransigeant, déraisonnable, dit-il. Il pourrait volontiers m'expliquer à un autre moment d'où venait cette intransigeance mais, pour l'instant, il suffisait de

récapituler les différents malheurs qui avaient résulté du mépris de cette intransigeance. En effet, le temps de visite était terminé, dit-il. Il avait bien assez parlé, le ciel lui en était témoin. Que je veuille bien lui pardonner, il n'avait ici que peu l'occasion de parler, il parlait parce qu'il avait un manque à combler, dit-il. À la fin de notre conversation, on pouvait considérer ce manque à combler en matière de discussion comme un mot clé, un mot clé pour l'École des beaux-arts. Cette dernière avait également un manque à combler en matière de discussion, dit-il. On a trop parlé dans les Écoles des beaux-arts. Un bavardage ennuyeux et improductif s'est répandu dans les commissions de l'École des beaux-arts. Dans les ateliers, on parle avec les étudiants sous la pression d'une conception du succès, un bavardage vain qui passe à côté des conceptions possibles de l'art. Ce qui serait utile, ce serait une discussion, dit-il. Une discussion tournant autour des conceptions de l'art et sur laquelle aucune autre conception ne ferait pression. Ce serait une discussion dans un contexte agréable, dans un environnement propre, sans traces d'un prétendu travail. De toute façon, ce travail pouvait mieux se faire ailleurs. On pourrait alors nommer ce lieu, ce bâtiment, un petit bâtiment, soit dit en passant, une académie.

Mais, à son avis, on pouvait tout aussi bien choisir un autre nom. Le principal était que le mot trompeur d'école n'apparaisse plus. Mais, à présent, son temps de parole était véritablement épuisé, dit-il. Il termina ainsi la discussion et nous primes congé l'un de l'autre.